

KINSHASA

2003

Assani se sentait aussi nu qu'un bébé en atterrissant à Kinshasa. Pendant des années, il avait sillonné l'Est en pick-up avec huit soldats armés jusqu'aux dents ; à présent, il descendait de l'avion en compagnie de quelques gardes du corps. Le ciel au-dessus de la ville était laiteux. Il avait oublié à quel point l'air pouvait être chaud ici – la chaleur tropicale lui tomba dessus comme une couverture moite et il sentit aussitôt l'odeur âcre d'huile de palme et de pourriture. L'asphalte ployait mollement sous ses rangers.

Toutes sirènes hurlantes, le convoi avala les kilomètres du boulevard menant au centre, longeant les publicités criardes pour les téléphones portables Vodacom et Celtel qui cachaient les cités*¹ surpeuplées avec leur labyrinthe de ruelles sableuses. Des minibus bondés passaient en trombe, des jambes pendaient par les portières arrière à moitié fermées et des petites têtes d'enfants essayaient de respirer par les fenêtres. Un de ces minibus s'arrêta pour laisser monter une maman avec un panier de baguettes de pain ; il y avait apparemment encore de la place pour elle.

1. Le lecteur trouvera en fin de volume un aperçu chronologique ainsi qu'un lexique répertoriant les sigles et termes locaux, signalés par un astérisque à leur première occurrence.

Puis il fut soudain au Grand Hôtel, qui s'appelait à l'époque hôtel Intercontinental, et ses gardes du corps inspectèrent le couloir, dépaysés, tandis qu'il examinait sa chambre. La fenêtre donnait sur le fleuve Congo. Des jacinthes d'eau flottaient vers les rapides et au loin, dans la brume, se profilait Brazzaville. Il avait appris à nager ces derniers mois. Lui, qui avait grandi dans les hauts plateaux à l'Est du pays où les rivières étaient impétueuses et froides, et qui devenait malade lorsqu'il devait voyager en bateau, avait surmonté son aversion pour l'eau. Il ne lui arriverait plus de rôder sur la rive, à chercher une manière de traverser.

L'après-midi, il fut conduit au camp militaire Tshatshi où il rencontrerait les autres. Certains lui avaient déjà téléphoné alors qu'il était encore à Goma. Il ne savait pas comment ils avaient obtenu son numéro, mais dès sa nomination, ils se mirent à appeler. Ils se plaignaient de leur chef et disaient se réjouir de son arrivée. Leur ton soumis, obséquieux – il détestait les flatteurs, leurs mots glissaient sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Les gardes à la barrière devant le camp Tshatshi jetèrent des regards de curiosité par la vitre de la voiture, à croire qu'il était un revenant. Une ambiance euphorique régnait au camp. Son arrivée avait été si souvent reportée – plus personne ne croyait qu'il viendrait encore. Des militaires se précipitèrent pour le rencontrer. Il en reconnut certains, il les avait laissés ici lors de sa fuite cinq ans auparavant. Ils le dévisageaient avec enthousiasme et voulaient tout savoir : comment il s'en était sorti, comment il avait survécu les premiers

mois après sa fuite. Ceux-là mêmes qui, à l'époque, l'auraient lynché sans états d'âme.

Dès qu'il réussit à obtenir une voiture, il partit en ville avec ses soldats, aux aguets, comme il avait l'habitude de se déplacer – toujours paré contre une embuscade. L'autorité qu'il avait pensé trouver, il ne la voyait pas. La situation lui semblait fragile, personne ne pouvait garantir la sécurité de l'autre.

Lui et ses gardes du corps portaient des uniformes burundais et des chapeaux à large bord. Autrefois ils ne seraient pas passés inaperçus, mais à son étonnement les Kinois* ne s'intéressaient pas à eux. Ils semblaient avoir d'autres soucis. Ce n'est que lorsqu'il s'arrêta à une terrasse dans la cité que des curieux s'approchèrent. Les soldats de l'Est étaient des *mibali*, de vrais hommes, disaient-ils. On leur avait raconté qu'ils étaient tous morts et finalement ils étaient bien vivants ! C'était bon qu'ils soient revenus – peut-être devaient-ils reprendre le pouvoir, car ceux qu'ils avaient laissés n'en avaient pas fait grand-chose.

En rentrant, il se perdit. Il connaissait mal Kinshasa, il lui faudrait un plan, mais comment s'en procurer ? Cette demande ne serait-elle pas fort suspecte de sa part, vu son passé ?

Avec d'autres officiers supérieurs, il fut incorporé dans l'armée nationale réunifiée. Tout le monde était là et, pour la première fois, il revit Joseph Kabila. Ils s'étaient connus, jeunes militaires, du vivant du père de Joseph, et s'étaient encore téléphoné après le début de la guerre.

Cependant, depuis que *mzee** Kabila était mort et Joseph installé dans son fauteuil, Assani ne lui avait plus parlé. Il avait son numéro, mais avec les chefs d'Etat mieux valait garder ses distances ; on ne savait pas avec qui d'autre ils s'entretenaient.

Le président n'avait que trente-deux ans, mais ses yeux étaient cernés – il dormait sans doute mal, avec tous ces rebelles en ville. Les amis de son père lui avaient sûrement raconté qu'ils étaient venus pour l'assassiner et que *mzee* Kabila se retournerait dans sa tombe s'il apprenait que son fils avait fait la paix avec ses ennemis jurés. Les représentants de la communauté internationale, qui avaient entraîné le jeune président dans les pourparlers de paix, de compromis en compromis, contemplaient le spectacle d'un air satisfait du haut de la tribune. Ils lui avaient mis pas moins de quatre vice-présidents sur le dos.

Assani s'était ramassé sur sa chaise ; il était plus grand que les autres et les caméras n'auraient pas tardé à le repérer. Grâce à sa nouvelle casquette de général, trop large pour sa tête étroite, il pouvait épier, l'air de rien, ce qui se passait autour de lui. Le gouvernement de transition était un amalgame de cailloux, de carottes et de choux – comment en faire une bonne soupe ? Si les légumes étaient déjà prêts, le caillou, lui, reste toujours un caillou.

Voilà Yerodia qui, après sa nomination à la vice-présidence, s'était précipité avec une équipe télé au mausolée de *mzee* pour l'invoquer et pleurer un petit coup devant les caméras. Il avait le regard engourdi d'un fumeur invétéré de cigares et portait pour l'occasion une pochette de soie dans son gilet.

A côté de ce dandy des tropiques, le vice-président Ruberwa se démarquait dans son sobre costume gris. Il était un fils des hauts plateaux, tout comme Assani. Ce ne devait pas être facile pour lui d'être assis si près de Yerodia qui, au début de la guerre, avait traité son peuple de vermine à éradiquer – ne serait-ce que parce que certains, en les voyant ensemble à la télé ce soir, le qualifieraient de traître.

Pendant les longs discours pompeux, les militaires se cherchaient des yeux, chuchotaient et riaient, comme autrefois en classe. A l'issue de la réunion, ils se firent photographier ensemble. Un *Mayi Mayi**, également promu général, était manifestement intimidé par toute l'agitation. D'un air de conspirateur, il prit Assani à part, lui parla dans leur "petit dialecte" et proposa que les officiers de l'Est se fassent photographier ensemble. "Pas avec les autres, chuchota-t-il, rien que nous." Alors que là-bas, ils avaient été les pires ennemis.

C'était la fin d'une histoire et le début d'une autre. Il ne se terrerait plus dans des tranchées pendant que les Antonov crachaient des bombes et que le ciel s'illuminait comme dans un film de guerre américain. Fini de tuer, de détruire, de tirer sur tout ce qui bouge. Il ne sentait rien de particulier.

Au camp Tshatshi où il travaillerait, peu de choses avaient changé. Une vague odeur d'urine flottait dans les couloirs du bâtiment principal, des ressorts rouillés transperçaient les canapés de cuir au pied de l'escalier, les panneaux du plafond pendouillaient çà et là et, bien entendu, des carreaux étaient cassés. Même les serrures du dépôt de munitions, qu'il avait fracturées

avant sa fuite cinq ans plus tôt, n'avaient pas été réparées. Comment avaient-ils imaginé de pouvoir gagner une guerre à partir d'une forteresse aussi déglinguée ?

Responsable du budget de la force terrestre – le titre était ronflant, mais le bureau où le conduisit son prédécesseur était vide. Pas de table, pas d'armoire ni de chaise et, malgré la chaleur accablante, pas même un climatiseur – rien qu'un trou dans le mur là où l'appareil avait été installé. Quand ils avaient chassé Mobutu en 1997, ils avaient découvert une administration tandis qu'ici, on ne voyait pas un seul dossier. Comment diable avaient travaillé les hommes de Kabila ? Par talkie-walkie ?

Son prédécesseur était un homme bourru, pas le genre à qui poser des questions. Il remit à Assani un portable de l'indigente firme Télécel et lui demanda de signer un reçu. C'était tout : un téléphone, sans batterie – alors qu'on n'en trouvait plus dans toute la ville.

Sur la route de l'hôtel, sa femme l'appela. Elle le faisait souvent ces derniers jours, comme pour vérifier qu'il vivait encore. Il était responsable des opérations militaires dans la ville rebelle de Goma lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Elle pensait s'être dégoté un bon parti ; rien ne l'avait préparée à la situation à laquelle il était confronté pour le moment : à mille cinq cents kilomètres, en territoire ennemi. Elle était beaucoup plus jeune que lui, et l'anxiété dans sa voix commençait à l'agacer. "Laisse-moi donc, dit-il. Pourquoi tu m'appelles tout le temps ? Ce qui se passe ici est plus compliqué que vous ne pouvez deviner là-bas."

Dans sa chambre d'hôtel, il alluma la télé et tomba au beau milieu de l'émission *Forum des*

médias. Les invités injuriaient les nouveaux venus de l'Est. Ils auraient l'intention d'assassiner le président. *Lui*, il aurait l'intention d'assassiner le président ! Il en resta pétrifié. Ils étaient donc encore là, les gens qui voulaient sa mort – ils avaient les mains libres.

Les politiciens de l'Est qui voulaient absolument un poste dans le gouvernement – pourquoi les avait-il suivis ? Pourquoi était-il revenu dans cette ville où il avait échappé de justesse à la mort ? Que faisait-il ici, dans cette chambre, dans cet hôtel ? Il n'aimait pas les hôtels – il était allergique à la moquette et la clim lui irritait le nez. Il ne se sentait pas en sécurité dans ce milieu de gens inconnus et de bruits diffus.

Cette nuit-là, il se retrouva dans les hauts plateaux. Il descendait par un étroit sentier de montagne vers la ville dans la vallée. La grande rivière en contrebas tonnait et bouillonnait, de plus en plus fort, jusqu'à ce que les vagues rejaillissent des deux côtés du chemin. Une fine brume giclait sur sa figure, les remous l'aspiraient et lui coupaient les jambes.

Il se réveilla en sursaut, chercha à tâtons le corps chaud de sa femme, comprit où il était et lutta contre l'angoisse qui refaisait surface. La violence était cyclique – il n'avait jamais rien connu d'autre. Il y avait toujours eu la guerre.